

*D<sup>r</sup> Henri FLOURNOY*  
*Privat-docent à l'Université de Genève*

*La Psychanalyse,*  
*les Médecins*  
*et le Public*



*Tous droits réservés*

1924

*EDITIONS FORUM*  
*NEUCHÂTEL et GENÈVE*  
*PARIS, 33, Rue de Seine*

**D<sup>r</sup> Henri FLOURNOY**  
*Privat-docent à l'Université de Genève*

*La Psychanalyse,  
les Médecins  
et le Public*



Tous droits réservés

1924

**EDITIONS FORUM**  
**NEUCHÂTEL et GENÈVE**  
**PARIS, 33, Rue de Seine**

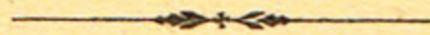
*Cette brochure, dont le contenu a fait l'objet d'une conférence publique donnée à Paris en décembre 1923, est divisée en deux parties. Dans la première j'ai exposé, d'une manière aussi succincte que possible, certaines notions fondamentales de la psychologie de Freud. La deuxième partie contient quelques remarques très générales sur la psychanalyse, envisagée comme doctrine scientifique et comme méthode de traitement.*

*Genève, février 1924.*

**H. F.**



# La Psychanalyse, les Médecins et le Public



## I

Le mot *psychanalyse* — on s'accorde en général sur ce point — s'applique à trois choses assez distinctes. Il désigne d'abord une méthode d'investigation psychologique ; ensuite un corps de doctrine, un ensemble de théories, d'hypothèses, de manières de concevoir l'activité psychique ; enfin une méthode de traitement applicable à certains états nerveux.

En quoi consiste la méthode d'investigation préconisée par Freud ? Au cours de séances successives, le sujet doit laisser aller sa pensée d'une façon absolument libre, et dire tout ce qui lui vient à l'esprit. Rien ne semble plus simple à première vue. Mais bien des personnes, après avoir souscrit sans réserve à cette unique recommandation, sont tout étonnées de voir que cela n'est pas si simple. Tantôt il leur vient un flot d'idées que la parole ne suffit pas à exprimer, tantôt c'est l'inverse, comme s'il



s'était fait un vide dans leur esprit. D'autres fois il apparaît tout à coup des pensées si bizarres, si saugrenues ou mêmes inconvenantes, que le sujet n'ose pas les dire. Il se produit alors des réticences, des arrêts plus ou moins longs ; puis c'est le souvenir d'un rêve qui surgit, d'un incident d'enfance ; un projet du lendemain se dessine, et ainsi de suite. En scrutant toutes ces données psychologiques fournies par le malade, cet amas incohérent, l'analyste expérimenté parvient à y découvrir certains indices, certaines lignes directrices qui le mettent sur la voie de pensées, ou mieux de sentiments plus profonds et souvent inconscients, qui animent ce malade et déterminent son genre d'activité mentale. Freud arrive ainsi à la notion d'une *vie inconsciente* chez chaque individu, formée de pensées, de sentiments, d'instincts multiples qui cherchent à se manifester, et dont l'activité consciente ne trahit que la surface.

Nous venons d'employer tout à la fois les mots : pensées, sentiments, instincts, qui répondent à des choses bien différentes. Oui, dans la psychologie classique, descriptive. Mais, si l'on se place au point de vue des mobiles qui font agir l'individu dans tel ou tel sens, cette distinction est bien difficile à maintenir d'une manière absolue. Lorsqu'une personne commet un acte de jalousie, de pitié, de colère, peu importe, est-ce sa pensée, son sentiment ou son instinct qui la poussent ? C'est parce qu'il n'est guère possible d'établir ces limites précises, que les psychanalystes emploient volontiers le terme de « complexe », qui désigne tout groupe de représentations mentales douées d'affectivité, tout système idéo-affectif.



Freud, comme Ribot, attribue une importance capitale aux sentiments, à la vie affective ; à son tour l'affectivité se trouve rattachée à l'instinct. Mais au lieu de placer toutes les idées et tous les sentiments sur un même plan, on serait tenté, d'après la psychologie de Freud, de les échelonner dans le sens de la profondeur. On décrirait alors en premier lieu, chez tout individu, l'ensemble des idées et des sentiments pleinement conscients qui l'animent à un moment donné..., puis, à un autre niveau, les traces psychologiques de son passé, les souvenirs affectifs et intellectuels de tout genre susceptibles d'être remémorés..., enfin, tout au fond, dans son inconscient, certaines formes de pensée et de sentiments obscurs, et surtout les forces aveugles de l'instinct. C'est cette façon schématique d'envisager la doctrine très compliquée de Freud qui lui a fait donner parfois le nom de « psychologie de la profondeur », — non pas que d'autres doctrines doivent être taxées de superficielles, mais à cause des comparaisons originales tirées du monde physique, auxquelles recourt l'auteur viennois. Il s'agit là d'explications imagées, cela va de soi, puisque les faits de la vie mentale ne se ramènent pas à un agencement spatial, pas davantage de haut en bas que dans le sens d'une surface.

Un autre caractère de cette psychologie de la profondeur, c'est qu'elle est avant tout *dynamique*. Rien n'y est fixe et immuable : il s'agit de puissances, instinctives en dernier ressort, qui entrent en lutte les unes avec les autres, ou qui se tiennent mutuellement en respect. Et, ce que le sujet pense ou éprouve, de même que la façon dont il se comporte au dehors, tout ceci est la résultante,



perceptible pour lui ou pour son entourage, de ces conflits d'énergie qui se pressent en lui. Selon le cas ou le moment, l'issue de ces conflits peut être heureuse, chez l'individu dont les forces se canalisent en fin de compte pour son bien ou celui de ses semblables, ou néfaste, lorsqu'une tendance homicide l'emporte chez l'assassin. Il n'est pas surprenant qu'une telle psychologie, toute faite de luttes intimes, d'énergies diverses qui s'entrechoquent, passionne des philosophes, des littérateurs, des dramaturges. On comprend aussi, par le principe déterministe qui l'inspire — principe en vertu duquel rien, dans la vie mentale, n'est laissé au hasard : le moindre fait se rattache, par des liens plus ou moins compliqués, à des motifs sous-jacents, qui tiennent en dernière analyse aux instincts, ces forces biologiques et naturelles, — on comprend que cette doctrine déterministe puisse satisfaire aussi les mentalités les plus rigoureusement scientifiques.

De ces tendances instinctives multiples qui cherchent à se manifester, les unes apparaissent clairement au sujet, soit comme une pensée qui s'impose à l'esprit, soit comme un sentiment ou même un instinct brut. D'autres, au contraire, ne viennent pas à la surface : elles sont réprimées, refoulées d'une manière temporaire ou définitive. Cette notion du *refoulement* explique pourquoi la vie psychique, telle qu'elle se déroule en apparence, présente chez l'individu normal une certaine homogénéité, une uniformité qui n'existerait pas si tous les instincts natifs se donnaient libre cours. Au fur et à mesure de son développement, l'être humain se met à réprimer cer-



taines tendances par nécessité au contact du monde extérieur, ou, ce qui est bien plus important, parce que plusieurs de ces tendances sont antagonistes, elles se repoussent et se dominant les unes les autres.

On a beaucoup discuté sur le mécanisme du refoulement, et sur la justesse de ce mot choisi par Freud. Il l'a emprunté au domaine des sciences physiques, ainsi que toute sa conception énergétique de l'inconscient. Mais, même si l'on s'en tient à la partie consciente de la vie mentale, à celle qui est accessible d'emblée à l'introspection, ce mot paraît fort bien choisi. Chacun de nous a eu des pensées ou des souvenirs, a éprouvé des sentiments dont il a cherché à se débarrasser, qu'il s'est efforcé de chasser avec plus ou moins de succès. Le terme de « refoulement » désigne mieux que tout autre ce fait psychologique. Il implique, en effet, que la chose refoulée ne saurait être maintenue au dehors comme si elle était d'origine étrangère ; elle a ses racines dans l'individu lui-même, elle est constitutive de sa personnalité ; tout ce qu'il peut faire, ce qui est déjà beaucoup, c'est de la refouler. Sans doute un drame malsain de cinématographe peut faire jaillir chez l'un des spectateurs quelque idée criminelle, qu'il cherchera à repousser comme si elle venait du dehors. Mais, en réalité, ce contre quoi il lutte (et c'est là que réside le danger de tout exemple malfaisant), c'est bel et bien contre une poussée intérieure, à peine consciente peut-être jusqu'alors, mais qui a été stimulée soudain par un spectacle dont la répercussion n'aura eu aucun effet sensible chez d'autres gens. C'est bien en lui, chez ce malheureux prédisposé, que se trouve

\*\*\*\*\*

en définitive la racine du mal, et c'est à un véritable refoulement qu'il devra procéder.

Les psychanalystes considèrent les humains comme des êtres dans la constitution psychologique desquels il n'est pas question de rien créer ou de rien déraciner. En ce sens, leur point de vue cadre avec la thèse de la prédisposition constitutionnelle si chère à la psychiatrie classique. Mais si on ne peut ni créer, ni supprimer, il est possible néanmoins de favoriser l'épanouissement de certaines tendances qui sont en germe chez chacun, et d'en maîtriser, d'en refouler d'autres. Les états névropathiques, pour Freud, ne résultent pas du refoulement pur et simple de ces tendances innées ; ils sont dus au fait que ce refoulement a échoué, ou qu'il a porté de travers.

\*  
\*\*

Le tableau sommaire de cette doctrine, que nous venons d'esquisser, permet de comprendre le *but thérapeutique* poursuivi par Freud dans l'exploration psychologique spéciale qu'il a imaginée. En demandant au malade d'abandonner sa critique logique, de lâcher la bride à ses pensées et de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, il le met dans l'attitude la meilleure pour dégager ces refoulements défectueux, pour laisser venir au jour les complexes idéo-affectifs avec leurs racines profondes, — bref, pour y voir plus clair, afin de permettre ensuite des épanouissements complets là où ils étaient entravés à tort, et des refoulements judicieux là où ils sont nécessaires. Cette investigation psychologique constitue donc en même temps le traitement, sur lequel on reviendra

\*\*\*\*\*

plus loin ; mais elle n'est pas l'affaire d'une séance, ni de quelques-unes, car, malgré les conditions les plus favorables réalisées par le procédé de Freud, il se produit toujours des réticences, des refoulements au cours même de l'analyse. En outre, les fragments de sa vie psychique que le sujet peut sortir en une heure ne représentent qu'une partie infime du tout ; ce sont des bribes, qui varient aussi sous l'influence du moment. Ceci est inévitable, bien que le rôle de l'ambiance et de la suggestion soit réduit au minimum dans ces séances d'analyse, qui ne sont ni des conversations au sens habituel du terme, ni des interrogatoires. Il y a néanmoins toujours des causes perturbatrices qui empêchent de tirer aucune conclusion valable d'un petit nombre de séances, mais se corrigent à la longue ; en sorte que la méthode, malgré ses lacunes, devient utilisable.

L'état de détente, d'émancipation mentale, recherché pendant l'analyse, peut se produire aussi d'une manière spontanée. Les *actes de distraction* présentent cette particularité d'avoir lieu en dehors de toute surveillance de la part du sujet lui-même, à l'insu de sa volonté ; c'est pourquoi l'analyste les prend en considération quand il le peut. Au cours du sommeil enfin, l'activité psychique semble échapper à toute espèce de contrôle supérieur lorsqu'elle se manifeste sous la forme de *rêves*. Les rêves figurent pour une part très importante dans ce « matériel mental », s'il est permis de s'exprimer ainsi, où l'on peut découvrir les voies d'accès vers les forces instinctives qui animent ou agitent l'individu au-dessous du niveau de sa raison et de sa critique conscientes. Ce sont des irruptions



soudaines de tendances profondes, habituellement refoulées, qui font surgir parfois des idées obsédantes ou des désirs dont la nature est en contradiction formelle avec le reste des pensées du sujet; il n'arrive pas à en saisir l'origine, elle est inconsciente. Ces mêmes forces peuvent s'exprimer dans les images du rêve d'une manière plus ou moins nette. Mais, ici encore, l'analyse d'un seul rêve, si poussée soit-elle, fournit seulement des présomptions, vérifiées ou infirmées dans la suite par l'étude des autres rêves.

Freud, on l'a vu, estime que toute manifestation de la vie psychique se rattache en fin de compte à des tendances instinctives qui en constituent le mobile fondamental. La grosse pierre d'achoppement qu'on a trouvée dans sa doctrine, celle qui, en quelque sorte, crève les yeux de chacun, c'est l'importance qu'il attribue à l'*instinct sexuel*. Il est certain que Freud y fait rentrer des réactions très infantiles, visant à quelque jouissance du corps, et sur la signification desquelles on peut assurément discuter. Mais, ce dont on l'a blâmé surtout, ce n'est pas d'élargir plus ou moins les frontières de la sexualité (un domaine fort difficile à délimiter avec précision !), c'est de vouloir coûte que coûte ramener tout à ce domaine. Or ce reproche, formulé encore si souvent à l'adresse du médecin de Vienne, n'est pas mérité. En effet, la doctrine psychanalytique repose sur la notion d'un conflit entre des forces instinctives dont les unes, à l'avis de Freud, sont sexuelles, mais dont les autres ne le sont précisément pas. Celles qu'il désigne sous le nom



de « tendances du moi », celles par exemple qui commandent le refoulement, n'ont rien de sexuel.

Il est vrai que Jung, de Zurich, le chef d'une école dissidente, ramène toutes les tendances à un faisceau unique et primitif, à une « énergie fondamentale », dont dériveraient les autres manifestations différenciées de l'activité psychologique. Il rapproche lui-même cette notion de celle de l'« élan vital » de Bergson. L'énergie « vitale » serait comparable aussi à l'énergie « physique » des physiciens, ce protée également insaisissable, mais qui se révèle sous des formes diverses, en tant que lumière, électricité, chaleur, etc. Sans vouloir porter aucun jugement sur cette théorie, je tiens à faire remarquer que Jung, s'il émet la supposition d'une source unique d'énergie primordiale, Jung refuse par contre de confondre cette source avec l'instinct sexuel, auquel il ne reconnaît que l'importance restreinte d'un élément constitutif. En sorte que le reproche de pansexualisme n'est pas fondé, pas davantage à l'égard de Freud, qu'à celui de Jung ou d'Adler, un autre médecin de Vienne, dont il ne serait pas possible d'aborder ici la doctrine. On croit parfois aussi que Freud s'obstine à vouloir découvrir dans tous les *rêves* un désir sexuel caché. Rien n'est plus faux. Il a décrit une grande catégorie de rêves qu'il considère comme tout à fait étrangers aux désirs de ce genre.

Ce qui provoque, dans le public, cette impression d'une sexualité envahissante et débordante dès qu'il s'agit de psychanalyse, c'est que ce mode d'investigation cherche à faire tomber les barrières, à donner libre cours à tout

ce qui peut être refoulé, à laisser venir à la surface les tendances, les complexes idéo-affectifs les moins évolués, les plus bruts, les plus instinctifs ; et dans tout ceci, naturellement bien plus qu'ailleurs, se trouvent des manifestations de l'instinct sexuel. D'autre part, les éléments plus raffinés du caractère, ceux qui impliquent une évolution supérieure et s'harmonisent avec les plus hautes aspirations humaines, — tous ceux-ci, étant beaucoup moins sujets au refoulement, s'offrent donc de moins en moins au fur et à mesure que l'analyse s'approfondit.

\*  
\* \*

Le *symbolisme* est un des phénomènes les plus curieux en vertu duquel il est si difficile de découvrir, sous une manifestation psychologique quelconque, le mobile plus profond qui l'a déterminée. Un de mes malades rêve « *qu'on le présente à la fille d'un souverain ; entre eux deux se trouve une coupe de communion* ». Ce rêve l'étonne et l'amuse, car il n'a jamais été question, pour cet homme, de pouvoir aborder une famille régnante. Mais, dès qu'il se met à associer librement les idées que lui suggère son rêve, la première est qu'il doit s'agir d'un mariage, et les autres se rapportent à la situation conjugale dans laquelle il se trouve lui-même. Se sentant, depuis un certain temps, poussé à tromper et même à abandonner sa femme, — qui lui fait, à lui, un grief de sa situation sociale inférieure, — il réalise, en rêve, ce plan d'abandon toujours refoulé, par ce mariage avec une autre femme. Et en épousant la fille d'un souverain, en se jugeant digne d'entrer dans un monde princier, il



donne la meilleure réplique aux reproches d'infériorité sociale par lesquels on l'humilie. Je passe les autres détails découverts dans l'analyse de ce rêve ; lorsque les associations libres furent données en assez grand nombre, il s'expliqua suffisamment. Au lieu d'apparaître comme une production saugrenue qui fait hausser les épaules, le rêve trouve sa place toute marquée dans la psychologie particulière de cet homme : tel une pierre dans une mosaïque, il se rattache au reste, aux obsessions, aux scrupules, aux désirs.

Mais pourquoi le malade n'a-t-il pas rêvé d'une façon toute simple et compréhensible d'emblée ? Pourquoi sa pensée, inconsciente et involontaire dans le sommeil, a-t-elle recouru à un tableau symbolique (la fille d'un souverain, la coupe de communion) pour exprimer des tendances instinctives et sentimentales très banales et naturelles ? Nous ne pouvons entrer ici dans le problème de la structure intime des rêves, un problème inépuisable scruté bien avant Freud. Bornons-nous à dire que tous les auteurs ont constaté dans le rêve la fréquence de ces images, de ces tournures figurées dont, dans des cas exceptionnels, la signification saute aux yeux. Mais, la plupart du temps, ce que ces images expriment se trouve voilé du même coup. Si nous en croyons Freud, c'est une des particularités des symboles, de pouvoir représenter quelque chose sous une forme qui ne laisse pas tout entrevoir d'emblée, qui dissimule en une certaine mesure. La tendance à abandonner sa femme, tendance que le malade, de son propre aveu, tâchait de refouler parce que son moi supérieur la jugeait répréhensible,



est apparue dans le rêve d'une manière indirecte, voilée, en symboles. La force, chez cet homme, qui s'opposait consciemment à cette tendance et l'obligeait à rester cachée dans la vie journalière, l'a obligée aussi, inconsciemment cette fois, à se voiler, à se dissimuler dans le rêve : de là l'emploi d'un tableau symbolique, inintelligible à première vue.

Il est des cas où la tendance instinctive n'a pas à être refoulée, où elle ne se heurte à aucune force contraire qui en interdise la satisfaction, à aucune *censure*, pour employer le terme consacré. Lorsqu'on a soif, rien n'est plus légitime que d'étancher sa soif ; ce sont ces tendances qui, dans le rêve aussi, se montrent telles quelles, sans défiguration aucune, sans symbole qui voile ou dissimule. Le dormeur ayant la gorge desséchée rêve tout simplement qu'il boit de l'eau fraîche. Ni Freud, ni ses adeptes, n'auraient l'idée de soupçonner un désir sexuel dans un rêve de ce genre.

L'apparition des symboles serait donc due, entre autres causes (car il y en a d'autres dont l'étude entraînerait trop loin), à un conflit entre deux tendances antagonistes : l'une qui cherche à se manifester, et l'autre qui la veut refouler. Ce conflit mental aboutit à une solution intermédiaire, un symbole, qui exprime la chose tout en la dissimulant. C'est à un mécanisme analogue, mais pleinement conscient cette fois, qu'est dû l'emploi d'une *métaphore*, d'une *allégorie*, d'une *parabole*, autant de moyens d'expression voisins du symbole. On raconte qu'une jeune fille était incapable de jouer en mesure : sa mère, très susceptible, demanda un jour au professeur de



piano ce qu'il pensait des aptitudes de son élève. Il se produisit alors un conflit en lui : d'un côté, il voulut répondre avec franchise, de l'autre, le désir de ne pas paraître insolent l'obligea à refouler sa réponse. L'issue du conflit fut l'emploi d'une tournure figurée. Le professeur exprima la chose tout en la cachant sous des dehors flatteurs, d'une manière assez transparente du reste, ce qui lui fit dire une impertinence malgré lui : « Votre fille, répondit-il, joue comme une bonne chrétienne, dont la main droite ignore ce que fait la main gauche. » Dans ses fables, La Fontaine recourt sans cesse à des métaphores — à des images admirablement choisies, c'est là son génie — pour donner, sous forme dissimulée, des morales qu'il ne peut pas donner directement, car elles ennuieraient alors le lecteur.

J'ai tenu surtout, par ces quelques exemples sur le rêve et les expressions symboliques, à montrer comment s'applique à ces phénomènes le mécanisme très général du refoulement, auquel Freud fait jouer un si grand rôle dans la genèse d'une quantité de manifestations de la vie mentale. Les rêves à symboles, traductions défigurées de pensées sous-jacentes en rapport avec les sphères instinctives, constituent donc de précieuses voies d'approche vers ces sphères profondes. En même temps ces rêves, comme celui de la coupe de communion et de la fille du souverain, deviennent clairs, tandis que leur contenu resterait énigmatique sans l'hypothèse de Freud. Ainsi s'expliquent aussi de nombreux *symptômes morbides*, intelligibles en apparence, qui se présentent dans les névroses et dans les maladies mentales.



Freud trouve encore de frappantes ressemblances entre les rêves et les *fantaisies imaginatives* qui naissent chez chacun de nous lorsque, quittant pour un instant la réalité concrète, nous nous laissons aller à construire des châteaux en Espagne. La similitude entre ces deux ordres de phénomènes est telle, que l'on parle précisément de *rêveries* ; l'analyse de ces rêveries éveillées est fort instructive, car elles ont en général moins d'incohérence que les rêves proprement dits ; on y peut déceler plus facilement les tendances propres à l'individu, les désirs et ambitions dont il est animé.

C'est aussi dans cet état de pensée relâchée, émancipée, soustraite à la contrainte des faits journaliers et favorable à l'éclosion d'images et de symboles, que surgissent parfois des fantaisies qui pourront prendre une valeur collective et sociale, après avoir été soigneusement façonnées en un poème, une légende, une œuvre d'art. Entre le contenu de ces œuvres dites « d'inspiration » et celui des rêves véritables, il y a des analogies qu'on avait signalées déjà. La psychanalyse, en permettant de pénétrer dans le contenu des rêves, a ouvert du même coup un chemin nouveau dans l'étude de ces manifestations supérieures de l'esprit humain : la poésie, la mythologie, les beaux-arts. Voilà pourquoi la doctrine de Freud, née dans un milieu psychologique et médical au premier chef, ne reste pas confinée dans ce milieu. Toute question de mode ou d'emballlement mise à part, elle excite, non sans raison, l'intérêt de personnes cultivées appartenant aux cercles les plus divers et les plus étendus.

---

## II

Que doit-on penser d'une telle doctrine ? Le public lui fait un accueil très variable, et l'on pourrait répartir en deux groupes les réactions individuelles qu'elle suscite : les unes dépendent de causes affectives, tandis que les autres reposent sur des considérations scientifiques.

Prenons le premier groupe, celui des *réactions affectives*. Certaines personnes s'enthousiasment d'emblée pour la psychanalyse, séduites par le charme de cette doctrine qui fait dériver les manifestations les plus ordinaires de la vie mentale d'un conflit de forces plus profondes. Il y a quelque chose d'étrange et de fascinant, voire même de flatteur pour notre orgueil, dans cette idée qu'il existerait au-dessous des apparences de notre personnalité habituelle, tout un monde inconnu ne livrant ses secrets qu'au prix d'une exploration persévérante et laborieuse. C'est l'attrait du mystère qui attire, et fait oublier la banalité de la vie quotidienne. On comprend qu'une telle hypothèse puisse, dès le premier abord, enflammer l'enthousiasme de personnes très sincères ; elles doivent être respectées, mais il est prudent de se défier de tout enthousiasme si prompt.

La réaction inverse appartient au même groupe, car elle découle aussi de causes affectives. On crie au scandale, à l'immoralité ; on accuse les psychanalystes de pornographie. Voilà des gens qui se permettent de ramener toute l'activité psychique à de vulgaires mobiles instinctifs ! Ils supposent qu'il pourrait y avoir des ten-

\*\*\*\*\*

dances sexuelles chez tout individu ! C'est abominable, rien n'est plus dangereux ! Il faut se défendre avec la dernière énergie contre une doctrine aussi répugnante, dont les auteurs ne peuvent être que des gens pervers ou détraqués ! Cette indignation est respectable aussi, car elle est sincère ; mais aucun esprit pondéré ne saurait la partager.

En effet, la doctrine de Freud, même en admettant qu'elle fût juste dans tous ses détails, ne rabaisse en aucune manière la personnalité humaine dont elle cherche à rendre compte. Il s'agit d'abord d'une tentative d'appliquer aux faits de l'activité mentale le principe du déterminisme. Cette tentative ne préjuge d'ailleurs rien sur le problème du libre arbitre. Car le déterminisme n'a pas la prétention d'être une vérité absolue ; c'est un principe de recherche posé a priori, à cause de son utilité pour la science. Il s'agit ensuite de découvrir l'enchaînement de ces faits d'activité psychologique, de rattacher les plus évolués, les plus différenciés, à d'autres qui le sont moins, pour aboutir enfin à ces forces brutes et fondamentales que constituent, chez l'être vivant, ses tendances natives. Que, parmi ces tendances, l'instinct sexuel en revendique pour son compte une part légère, ou bien une part forte comme le pense Freud, ou encore la totalité (comme on a cru, sur la foi d'informations inexactes, que Freud le pensait), — bref, que cette part, qui existe sans doute, soit minime, moyenne ou considérable, cela ne touche en aucune façon à la dignité humaine.

Le peintre en promenade apprécie un joli parterre de

\*\*\*\*\*

roses ; et, s'il a en outre quelques notions de botanique, il ne se chagrinerait pas à l'idée que ces fleurs plongent leurs racines dans la terre et le fumier. Si toutes les formes de l'activité mentale ont vraiment pour germe quelque instinct brut, nous ne voyons pas davantage comment cela pourrait avilir leurs manifestations les plus nobles, les plus élevées, dans les domaines de l'art, de la morale, des croyances religieuses ou de la philosophie. La conception très naturelle de Freud ne déprécie rien, elle ne dégrade personne. Et les esprits en quête de sujets d'édification, s'ils ne sont pas myopes, en trouveront déjà pas mal, semble-t-il, dans ce fait qu'une puissance inférieure, aveugle et inconsciente, puisse évoluer, se perfectionner au point de donner quelque chose de sublime. Ce mot lui-même rappelle que la doctrine de Freud, afin d'être scientifique, n'a pas pu méconnaître ce phénomène de la transformation possible, de la métamorphose des instincts, auquel elle a précisément donné le nom de « sublimation ». Ici encore, un rapprochement s'impose avec les sciences physiques et chimiques, car c'est à elles de nouveau que Freud a emprunté le mot de sublimation, qui désigne le passage d'une substance définie d'un état à un autre état. Aucun homme cultivé n'ignore le prix d'une pierre précieuse ; et la valeur du diamant ne diminue pas à ses yeux, lorsqu'il sait que l'analyse chimique le réduit en charbon. Quelle que soit la part des instincts primordiaux qui revient à la sexualité, dans une doctrine biologique comme celle de Freud, cela ne rabaisse en rien la dignité humaine.

En voici assez sur les réactions affectives déclanchées



par la psychanalyse. Que faut-il en penser si l'on se place sur le *terrain scientifique* ? Une première constatation, c'est qu'il n'est pas une partie de cette doctrine qui n'ait déjà soulevé des objections et des répliques au nom de la science ; pas une qui n'ait été âprement discutée et ne réclame encore un examen toujours plus minutieux et approfondi. Comme il ne peut être question d'entrer ici dans des détails, limitons-nous à une remarque générale.

Ce qui est discuté surtout, ce ne sont pas les faits psychologiques invoqués par Freud (rêves, souvenirs infantiles, incidents de la vie sexuelle, chocs émotifs, gestes inconscients, expressions symboliques, etc.), mais l'interprétation qu'il en donne, l'importance qu'il attache à beaucoup d'entre eux dédaignés jusqu'alors, pour édifier sa théorie générale dynamique et déterministe ; à tel point qu'on se demande parfois si son but est de faire rentrer les faits dans la doctrine, ou de mouler la doctrine sur les faits. Je crois qu'aucun des faits sur lesquels il se base n'est entièrement nouveau ; M. Claparède, dans sa très remarquable introduction à un ouvrage traduit de Freud, passe en revue les principaux d'entre eux, et montre qu'ils avaient tous été signalés ou pressentis auparavant (1). Mais voici, Freud les groupe, il met l'accent sur les uns et subordonne les autres ; il arrange le tout d'une telle manière qu'il en dégage une

(1) Freud. *La Psychanalyse*. Trad. Le Lay. Avec une introduction par Ed. Claparède. Genève, Sonor 1921. Et « Revue de Genève », décembre 1920. Nouvelle édition identique, sous ce titre : *Cinq leçons sur la Psychanalyse*. Paris, Payot, 1924.

\*\*\*\*\*

théorie nouvelle. Et les lignes directrices de cette théorie ne sont pas non plus absolument inédites.

La notion du déterminisme domine toutes les sciences ; et le point de vue dynamique se rencontre dans d'autres psychologies que celle de Freud. M. Pierre Janet, qui, plus que personne, a fait connaître par ses nombreux travaux la psychopathologie des névroses, a développé jadis une théorie que l'on qualifie parfois de « statique », par opposition à l'hypothèse dynamique de Freud. Or il y a aussi, dans le point de vue de Janet, un élément dynamique. Chez les obsédés, cet « abaissement du niveau mental » qui provoque, par le mécanisme de la dérivation, des phénomènes d'ordre inférieur (phobies, angoisses, ruminations mentales), est une hypothèse dynamique, quoique bien différente de celle de Freud. Plusieurs aliénistes aussi, comme le professeur Adolf Meyer, de Baltimore, ont élaboré une conception dynamique, indépendamment de Freud, dans l'étude de certaines maladies mentales.

Malgré tous ces points communs avec d'autres doctrines scientifiques, la psychanalyse est d'une originalité telle qu'elle garde une place absolument à part. Malgré la masse énorme de données psychologiques concrètes et détaillées qu'elle a fait accumuler dans de minutieuses recherches, elle ressemble, par son envergure et sa portée générale, à un système de philosophie. Elle y fait penser aussi par l'ardeur que plusieurs adeptes mettent à la défendre, et par la violence avec laquelle ses ennemis s'acharnent contre elle. On a prétendu que sa diffusion dépendait de facteurs religieux. On a dit aussi que la



psychanalyse était incompatible avec l'esprit de certaines races ; les caractères de trempe latine seraient invulnérables à son égard. C'est un profond malentendu. Le tempérament latin, épris de clarté et d'élégance, saisit avec peine, il est vrai, les choses qu'on lui présente dans une langue touffue, hérissée de complications de toutes sortes. Mais une fois ces difficultés d'approche surmontées, le tempérament latin est capable, aussi bien qu'un autre, de s'assimiler un point de vue nouveau, si original, si dynamique, si naturel qu'il soit. En fait, la psychanalyse ne s'est heurtée nulle part à autant de résistances qu'en Allemagne et en Amérique. En pays latins, elle ne rencontre pas plus d'opposition qu'ailleurs.

\*  
\* \*

Pour revenir aux jugements scientifiques, reconnaissons que nous avons affaire à une *doctrine indémontrable*. D'abord, la méthode d'exploration innovée par Freud repose sur des données subjectives pour la plus grande partie (mais pas exclusivement comme on se le figure parfois) ; elle est en outre semée d'écueils que l'analyste expérimenté connaît trop bien. Il doit sans relâche, dans chaque cas, tirer parti des moindres indices pour établir une hypothèse, laquelle à son tour sera plus ou moins étayée ou ébranlée par les indices suivants. Et, comme on vient de le voir, la construction intégrale qui résulte de ces travaux de patience et de tâtonnements méticuleux à elle-même, que ses auteurs le veuillent ou non, l'allure et la portée d'une conception philosophique. Ce n'est pas



un reproche à lui adresser, mais une simple constatation qui s'impose.

Il ne faut donc pas s'étonner si les détenteurs de la science exacte ont beau jeu pour critiquer et ridiculiser une construction pareille, pour en pulvériser les diverses parties les unes après les autres, au nom de la science. Et néanmoins ces parties, fragiles chacune, s'enchâssent si bien dans l'ensemble qu'elles constituent vraiment un tout, un édifice grandiose ; si ce n'était pas le cas, ses adversaires ne prendraient pas tant de peine pour le détruire. Et afin d'en éviter le morcellement pièce par pièce, les élèves de Freud, lorsqu'on les attaque, répondent que le meilleur moyen d'être convaincu c'est de se faire analyser. Ainsi, le novice avide de preuves, s'il accepte, entrera peu à peu dans cet édifice, il le verra du dedans en pénétrant dans sa propre personnalité, guidé par l'analyste ; il découvrira à l'intérieur ces enchaînements et ces mobiles obscurs, ces liens profonds qui coordonnent le tout et semblent justifier la doctrine. Les psychanalystes pensent donc que la condition la meilleure pour juger leur point de vue en connaissance de cause, c'est de se faire analyser. Ils ont raison, mais ils se trompent s'ils croient qu'une conviction acquise ainsi peut servir de démonstration scientifique. Le candidat sortira peut-être convaincu, mais sa conviction, bonne pour lui seul, n'aura jamais la valeur d'une preuve irréfutable.

Si les psychanalystes doivent renoncer à l'espoir de démontrer leur doctrine, leur position n'en est pas moins solide. La démonstration est indispensable, pour confir-



mer l'hypothèse, dans les mathématiques. En dehors de ce domaine, il arrive à toutes les sciences d'invoquer des « preuves », qui ne sont en réalité que des présomptions de certitude plus ou moins grandes. Et les preuves que les diverses sciences réclament pour avancer ne sont pas du même ordre. Le physiologiste resterait sur place dans ses recherches s'il attendait d'avoir pu réaliser, lorsqu'il expérimente sur des êtres vivants, des conditions d'exactitude aussi rigoureuses que le chimiste. Où en seraient les sciences médicales en général, si on exigeait d'elles des précisions et des preuves semblables à celles dont les physiciens ne peuvent se passer dans leurs laboratoires ? Chaque science a ses lois propres auxquelles elle obéit. L'anthropologie préhistorique, par exemple, se base sur des indices dont aucun, à lui seul, ne permettrait de tirer une conclusion : silex taillés trouvés dans une carrière, ossements humains découverts dans tel ou tel site, etc. ; de ces menus indices, savamment réunis, finit par se dégager une impression de certitude jugée suffisante, en cette matière, par les connaisseurs. Ainsi, notre patrimoine intellectuel s'enrichit sur l'époque préhistorique, et se précise sans aucune démonstration proprement dite. Freud insiste fort bien lui-même sur le caractère approximatif des affirmations de la psychanalyse, lorsqu'il dit ceci :

« Ce serait une erreur de croire qu'une science ne se compose que de thèses rigoureusement démontrées, et on aurait tort de l'exiger... »

« ... C'est précisément le propre de l'esprit scientifique de savoir se contenter de ces approximations de la certi-





n'est passible ni de preuves ni de réfutations péremptoires, et ne fraiera jamais sa route dans les esprits qu'à la longue et à l'usage, — si l'on peut employer cette expression un peu triviale. Aussi, bien que j'incline en sa faveur, je ne vois pas la nécessité de prendre violemment parti. Dans ce domaine, où aucune expérience de laboratoire ne saurait venir à notre aide d'une manière décisive, il ne peut s'agir que d'une progression lente ; il serait aussi inutile de la brusquer que de vouloir l'enrayer. Le public rendra grand service en réalisant la stérilité de toute agitation, et en laissant à la science le soin de se tirer d'affaire elle-même. En attendant, il est réconfortant de penser qu'aucune des hypothèses de Freud, si baroque qu'elle semble de prime abord, ne heurtera autant le sens commun, ne provoquera autant de stupeur et de haussements d'épaules que ne l'a fait jadis l'hypothèse de la rotation de la terre. Aucune non plus, fût-elle même vérifiée mille fois, n'empêchera la terre de tourner.

Est-ce à dire qu'il faudrait s'abstenir de tout jugement ? Non pas ; les critiques sont indispensables. Et, parmi celles qui ont paru sur la psychanalyse, il en est de très consciencieuses dont la valeur est grande. Leurs auteurs ont eu le mérite, d'abord, de ne point se laisser rebuter par cet extravagant vocabulaire des psychanalystes (un grimoire aussi rébarbatif qu'une notation chimique ou algébrique, pour qui n'y est pas habitué). Ils ont pris la peine, ensuite, d'accepter autant que possible les idées du maître de Vienne et de pénétrer son enseignement ; ils rendent alors pleine justice au point de vue

\*\*\*\*\*  
nouveau, tout en donnant la préférence à leurs positions antérieures.

Mais il en est d'autres, parmi les critiques, qui refusent d'attacher la moindre importance à la théorie de Freud et lui dénie toute valeur quelconque. Ils s'évertuent, à grands renforts d'arguments, à en démontrer l'inanité, ou ils la condamnent au nom de « preuves » tirées de doctrines psychologiques ou médicales préexistantes. Ils ont la force pour eux, car ils restent solidement ancrés dans leur poste d'observation ; ils jugent du dehors. Mais leurs redoutables flèches n'entament pas sérieusement le morceau ; aucune n'atteint le nœud même de la question, elles passent à côté. Je ne sais pourquoi les jugements sévères et implacables de ces adversaires-là rappellent une vieille histoire :

« Il était un érudit qui s'efforçait d'éplucher un texte littéraire chinois, en y appliquant les règles de la grammaire arabe. Ce texte lui parut déplorable : chaque mot faisait une entorse à l'orthographe, les phrases constituaient un défi aux principes les plus élémentaires du style. Bref, de ce pauvre texte, il ne resta... rien. Mais notre érudit avait oublié que, s'il est permis de porter des jugements sur les langues diverses et de donner sa préférence à l'une plutôt qu'à l'autre, chacune d'entre elles obéit seulement aux lois qu'elle s'est forgées elle-même. Et il fut tout surpris, après l'exécution capitale à laquelle il avait procédé, de voir qu'il y avait encore des gens qui continuaient à s'entendre, — et même à se disputer en chinois. »

\*  
\*\*



Il reste à parler des *traitements par la psychanalyse*. On n'a plus affaire ici à une doctrine discutable, mais à l'application, dans certains troubles nerveux, d'une méthode thérapeutique définie. Laissant de côté tous les points spéciaux qui relèvent du domaine strictement médical, nous n'envisagerons que les difficultés générales, celles auxquelles le médecin et le malade se heurtent presque toujours.

L'un des obstacles est celui de la longueur de ces traitements ; elle s'explique par les raisons données plus haut. Toute psychanalyse qui mérite ce nom est une entreprise exigeant une séance d'une heure chaque jour, pendant de nombreuses semaines ; il est donc bien clair que celui qui n'est pas poussé par un intérêt scientifique hésite à se soumettre à un traitement pareil. Non seulement il s'agit d'une durée longue, mais encore impossible à fixer à l'avance : ce sera trois mois, probablement six, peut-être une année ou davantage. On conçoit l'embarras du malade et du médecin, car les tentatives faites pour accélérer une analyse sont en général vouées à l'insuccès. Dans des cas exceptionnels, quelques séances peuvent avoir un bon résultat ; mais alors ce n'est pas tant la nature analytique du traitement qui agit, c'est bien plutôt l'influence directe et passagère du médecin.

Par sa longueur, une psychanalyse serait peut-être comparable au traitement, dans un sanatorium, de la tuberculose pulmonaire ; il prendra plusieurs mois, sans qu'on en puisse préciser la durée. Mais lorsqu'il s'agit de tuberculose, le public saisit la nécessité d'une cure prolongée, et les familles sont prêtes à admettre le sacrifice



que cela implique. Il en va tout autrement pour certains troubles nerveux. D'abord, les psychonévroses se ramènent avec peine à des explications mécaniques ou anatomiques compréhensibles pour chacun ; en sorte que les profanes sont parfois mal placés pour se rendre compte du chemin à suivre dans le traitement et des causes de sa longueur. En outre, le malade libre, que le médecin soigne dans la pratique privée, cache souvent son état morbide à son entourage. C'est à vingt ans, à trente peut-être, qu'il se décide pour la première fois à faire part du monde d'obsessions, d'angoisses, de pensées pénibles qui le tourmentent depuis fort longtemps. Jusqu'alors, il n'avait rien trahi, si ce n'est quelque tendance à la dépression ou à la fatigue. Et lorsque, poussé à bout par ses conflits intérieurs, il se résout enfin à consulter un médecin, on ne comprend pas pourquoi, on le traite de malade imaginaire, on lui conseille de chasser les pensées qui l'inquiètent et de vivre comme si de rien n'était. C'est ce qu'il vient de faire pendant des années, le pauvre diable, sans en rien dire à personne ; et maintenant qu'il réclame de l'aide, on le renvoie à lui-même !

Il ne s'agit pas de médire des procédés qui consistent à stimuler encore, par tous les moyens possibles, les forces de résistance et de lutte grâce auxquelles l'individu a pu, jusqu'à ce jour, dominer les tendances nuisibles qu'il sentait en lui. Ce sont des méthodes dont le psychothérapeute n'ignore pas la valeur et qu'il doit savoir appliquer à bon escient ; il ne peut pas négliger non plus d'envoyer au prêtre ou au pasteur celui qui en



aurait besoin. Mais il arrive que le médecin, devenu tout à coup le confident, reconnaisse qu'il faut autre chose. Selon le cas, une analyse psychologique s'impose, mais cela prend du temps ; ou bien une psychanalyse proprement dite est nécessaire, ceci dure plus de temps encore. Alors voilà une personne, jusqu'ici normale en apparence, qui devrait s'astreindre à un traitement d'aussi longue haleine ! On comprend que la famille, surtout si elle n'a jamais été mise dans le secret par le malade, ait quelque peine à accepter une telle solution et la juge inopportune.

Un autre obstacle réside dans l'impossibilité où se trouve le médecin de promettre formellement la guérison. Si le résultat pouvait être garanti, aucun névropathe n'hésiterait à se faire soigner le temps voulu. Mais il n'y a pas de certitude ; et si quelqu'un a fait du tort à la psychanalyse, ce sont bien les adeptes irréfléchis qui ont paru la juger infaillible. Ici, comme ailleurs dans la médecine, il y a un chapitre des chances de réussite et des risques d'échec. Et, quel que soit le degré de perfection que pourra atteindre cette méthode, grâce au travail ardu et consciencieux que poursuit déjà, dans plusieurs pays, une pléiade d'élèves de Freud, il faudra toujours tenir compte d'éléments inconnus ou imprévisibles qui viennent entraver la guérison. N'en est-il pas de même dans la médecine presque entière ? Sans doute lorsque le chirurgien a décidé d'amputer un doigt, il peut garantir qu'après l'opération le doigt n'y sera plus. Mais dès qu'une intervention un peu longue doit compter sur les forces même de l'individu pour les mouvoir et les aiguil-



ler dans un sens favorable, il y a des facteurs qui échappent à la certitude. N'était-ce pas l'avis du vieil Ambroise Paré, lorsqu'il avait coutume de dire, en parlant de tout malade qu'il avait soigné avec succès : « Je le pansay, Dieu le guarist » ? Le charlatan, lui, est toujours sûr de son pouvoir ; le médecin doit avoir la franchise de rester dans des probabilités plus ou moins grandes. Et lorsque, dans tel ou tel cas, la nécessité médicale d'une psychanalyse a été reconnue, les probabilités heureuses ne sont pas moindres que pour d'autres méthodes. Mais il est naturel encore, que le malade et sa famille, prêts à tenter les chances d'un traitement de courte durée, soient perplexes s'il s'agit d'une véritable cure de plusieurs mois.

Enfin, les exemples dans lesquels un état maladif semble avoir empiré pendant une analyse bouleversent l'opinion et excitent la méfiance. Ces faits prouvent combien il est nécessaire de laisser la pratique de cette méthode aux mains de personnes capables et prudentes. Une tuberculose, une fièvre typhoïde, peuvent aussi s'aggraver au cours d'un traitement ; celui-ci, néanmoins, s'il a été conduit avec sagesse et compétence, ne sera pas rendu responsable de cette fâcheuse issue. La même éventualité se produit dans des états nerveux traités par la psychanalyse ; ce serait commettre une grosse erreur, pour condamner la méthode, d'invoquer à la légère des cas de ce genre. Il est très délicat d'évaluer l'action d'un procédé thérapeutique quelconque. Et en face de cette failibilité de toute intervention médicale, le public a le droit d'exiger au moins, de la part de ceux qui prétendent soigner et peut-être guérir, qu'ils possèdent aux yeux de



leurs semblables les titres professionnels et scientifiques voulus.

Ce dernier point conduit à la question des *analystes non médecins*. L'exposé qui précède aura montré pourquoi la psychanalyse captive, à juste titre, des personnes cultivées appartenant aux milieux les plus divers. Mais il faudrait se garder de confondre la doctrine, qui est d'un intérêt général, avec l'application même de la méthode ; ceci, c'est une science et un art particuliers. Aussi ne saurait-on assez approuver la thèse suivante, énoncée par le docteur Christoffel, de Bâle, dans son rapport à la récente réunion de la Société suisse de Psychiatrie (1) :

« La psychanalyse, dit-il, dépasse, dans sa portée générale, le cadre de la psychiatrie et celui de la médecine. Par contre, son application aux névroses appartient exclusivement à la médecine et particulièrement à la psychiatrie. »

Il faut ajouter que les psychologues de carrière doivent savoir tirer parti, dans leurs recherches scientifiques, du mode d'investigation innové par Freud. Peut-être serait-il admissible aussi que l'on permît à des personnes dûment qualifiées, mais n'ayant pas fait d'études médicales spéciales, d'utiliser cette méthode dans un but curatif, sous un contrôle serré. Quoiqu'il en soit, la psychanalyse ne devrait en aucun cas tenter les amateurs comme un objet de snobisme ; elle ne s'accommodera jamais non plus du zèle un peu naïf des dilettantes.

Réserver l'application pratique de la psychanalyse à

(1) Berne, novembre 1923.



des compétences médicales, c'est empêcher du même coup son emploi abusif. Les progrès de la médecine se font simultanément dans des directions très différentes, dont aucune ne doit être considérée comme étant la seule bonne. Et si quelque enthousiasme excessif tente d'entraîner l'art de guérir dans une voie unique, les progrès qui s'accomplissent en même temps dans d'autres directions jouent le rôle d'un frein salutaire. On a craint parfois que la psychanalyse risquât d'envahir la psychiatrie, cette branche de la médecine dont l'objet est l'étude des troubles mentaux, — troubles graves qui nécessitent des soins dans une clinique, ou troubles légers comprenant ces formes si répandues de nervosité, d'idées obsédantes ou d'altérations du caractère qu'on appelle des psychonévroses. Et lors du dernier Congrès des aliénistes et neurologistes de France (1), le docteur Hesnard, de Bordeaux, faisait remarquer que la psychanalyse ne serait « sans doute jamais suffisante à la connaissance psychiatrique d'un état morbide ». C'est bien mon opinion. C'est aussi celle de Freud lui-même ; il s'est exprimé d'une manière catégorique à cet égard. Car si la psychanalyse dépasse le cadre de la psychiatrie, elle n'en couvre pas le champ. Ce sont deux domaines qui chevauchent en partie l'un sur l'autre ; il y a des différences entre eux, mais pas d'opposition.

De même, la juste ambition des analystes ne devrait pourtant jamais leur faire dire que leur méthode constitue la seule médication psychologique valable ; et si

(1) Besançon, août 1923.



quelques-uns d'entre eux ont été assez maladroits pour commettre cette faute, je crois qu'on a mis, en revanche, beaucoup de complaisance à la leur imputer en bloc. La psychanalyse n'est pas un remède universel, et elle ne veut pas l'être ; il n'y a plus de panacées en médecine, chaque mode de traitement a ses indications et ses contre-indications. Il n'y a sans doute pas non plus une façon unique de jeter quelque lumière sur les phénomènes troublants et obscurs de notre vie mentale. La doctrine de Freud, si vraie et profonde qu'elle soit, — elle marque, à mon avis, un des plus grands événements dans l'histoire contemporaine de la psychologie, de la médecine mentale et de la culture humaine en général, — cette doctrine ne s'arrogera jamais le droit d'exclure d'autres interprétations des mêmes faits.

\*  
\*\*

Pour finir sur un terrain strictement médical, rappelons qu'on attache, à notre époque, une importance considérable à des substances chimiques qui se forment dans l'organisme (on les appelle des sécrétions internes), et qui exercent sur le fonctionnement mental une influence très nette. D'autre part, les études toujours plus minutieuses de diverses régions cérébrales éclairent d'un jour nouveau certaines formes de l'activité motrice, des gestes ou attitudes involontaires, inconscients, dont on ne pouvait saisir le mécanisme jusqu'alors.

Ces deux ordres de recherches, pour n'en pas citer d'autres, représentent à eux seuls des champs d'exploration immenses et toujours grandissants. Ceux qui tra-



vailent dans ces domaines ont en tout cas la chance de pouvoir regarder, peser, et mesurer avec l'aide d'instruments plus ou moins précis. Dans la méthode de Freud, les mêmes énigmes scientifiques sont abordées par une voie d'accès toute différente, mais également légitime. Il n'existe aucune incompatibilité entre des modes d'investigation aussi disparates : ils se complètent et ne peuvent pas se remplacer l'un l'autre. Aucun d'entre eux n'est en mesure de livrer, à lui seul, la clef du problème de la nature humaine, tant ce problème est complexe, même pour le chercheur qui se confine volontairement dans le domaine relatif et limité de la science.

